

Lettre de Lucien Rebatet à Jean Paulhan, 1952-09-30

Auteur : Rebatet, Lucien (1903-1972)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Citer cette page

Rebatet, Lucien (1903-1972), Lettre de Lucien Rebatet à Jean Paulhan, 1952-09-30, 1952-09-30.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15112>

Information sur la lettre

Date 1952-09-30

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

30 septembre

[1952]

Cher Paulhan

J'ai été heurée d'avoir de vos bonnes nouvelles par Véraonique, qui m'a dit tout ce que vous venez encore de faire pour moi. Elle a dû vous faire part de mon refus formel d'accepter ce chèque qu'on vous a demandé de me transmettre. Nous sommes du reste tous d'accord, elle et moi, à ce sujet. Je n'ai jamais été « subventionnée » par moi-même, je ne puis pas commencer maintenant. C'est, notre situation matérielle est extrêmement roche. Mais je ne veux pas d'aumône, surtout du monnaie qui est responsable, par sa tenue, de tous nos ennuis présents. Je n'ai pas besoin de ça. J'ai besoin qu'on ne laisse le moyen de me refaire un peu une vie, de retravailler, de m'occuper du livre que j'ai écrit, de ce que j'ai à écrire, bref, qu'on ne m'interdise plus Paris. Je n'ai pas besoin de secours officiels, mais simplement je demande que l'officiel me foute la paix; alors, j'en suis persuadée, j'arriverai à me débrouiller. Ce sont ces stupides interdits qui me contraignent en ce moment à une vie de demi-clockard, qui me causent à tous points de vue un préjudice énorme. Ce n'est pas une obole de 30.000 frs qui peut réparer ça. Serait-elle d'ailleurs de 3 millions que je la refuserais aussi net.

ARCHIVES PAULHAN

Je vous laisse juge, cher Paulhan, d'examiner avec Véraonique le mode le plus convenable de restitution, mais ce qui m'importe, c'est que cette restitution ait lieu le plus tôt possible. Si vous estimez bon que Véraonique y joigne un mot, elle le fera. Si ce doit être moi, je m'excuserai correctement. Mais je ne veux pas son mal, et il faudrait que j'aie cherché un formel de politesse très loin dans mon encrier... Cher ami, que j'aie envie de vos vœux ! Je n'arrive

pas à comprendre comment je me résigne à une existence
aussi stupide et lugubre que celle de ces sermons de
Normandie. Je ne me reconnais plus. Nafuie, je n'aurais
pas toléré ça 24 heures, quand bien même tous les policiers de
France auraient été sur pied. Il faut croire que la
pison m'a bien été.

Je relis Joyce, Ulysses. Il y avait bien longtemps
que je n'y avais remis le nez dedans. J'aime toujours ça,
vous ne devez pas en être très surpris. C'est inégal, tous les gros
livres le sont... Mais je trouve ça bien meilleur que tout
ce qui en a précédé depuis. C'est peut-être le signe que
je vieillis. Comme je vous envoie votre magnifique jeunesse,
votre appétit insatiable, aussi vif devant les nouvelles choses,
les nouvelles tentatives!

Je pense aussi, mélancoliquement, à nos Standards.
Pourquoi vraiment disparaître de la circulation, tomber du
ciel et le silence comme la première navet venue? Ils
ne reditent tout de même pas ça, ce serait vraiment à vous
de justifier, sinon de continuer, ce tout ce que publier.

Je m'interromps, c'est l'heure de la porte normande.
Il pleut et vent sans arrêt depuis le jour. Si des mois
d'été au fond de la Manche, je verrais les tempêtes! Mais
les éléments de chaîne, sur les pommiers et les herbes, ça
ne donne rien d'épique.

Croyez, cher Paulhan, encore une fois, à ma
sincère gratitude, et à mon très amical souvenir.

J. Rebattet